



HAL
open science

“ Les mots sous le mot : de l’énigme à l’énigmatique ”

Stéphane Bikialo

► To cite this version:

Stéphane Bikialo. “ Les mots sous le mot : de l’énigme à l’énigmatique ”. La Licorne - Revue de langue et de littérature française, 2003, L’Enigme, 64, p. 7-20. hal-02513882

HAL Id: hal-02513882

<https://hal.science/hal-02513882>

Submitted on 23 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES MOTS SOUS LE MOT : DE L'ÉNIGME À L'ÉNIGMATIQUE

Stéphane BIKIALO

l'énigme est un creux
où les mots se ravivent
B. Noël, *A vif enfin la nuit*, 1967.

Si l'énigme comme genre discursif relativement fixe est devenue rare, l'énigmatique sature sinon la littérature tout au moins la critique littéraire du XXe siècle, au point d'être devenu un lieu commun au sujet de la littérature (contemporaine), en particulier de la poésie. Ce sont ces relations entre le genre de l'énigme et l'énigmatique que je vais aborder, en montrant que le glissement permanent de l'une à l'autre est permis par l'énigme même en ce qu'elle met en scène des hétérogénéités constitutives de l'acte énonciatif. J'identifierai et analyserai donc ces espaces de glissement, à l'occasion d'un parcours sur l'histoire, le statut générique, la fonction de l'énigme et surtout les différentes hétérogénéités langagières qu'elle exhibe. Ceci sera l'occasion d'une nouvelle approche de l'énigme comme forme discursive, donc espace d'hétérogénéité pouvant permettre de renouveler les approches des années 1970 de Todorov et Jolles sur cette « forme simple ».

STATUT ET FONCTION DE L'ÉNIGME

Historiquement, l'énigme oscille en permanence entre une forme fixe (décrite par Jolles, Köngäs-Maranda, Todorov), et un « effet

herméneutique très général »¹, relevant davantage de l'énigmatique, mais souvent traité comme énigme.

Dans l'Antiquité, les deux dimensions sont présentes à travers d'une part « l'ainigma » désignant des « paroles obscures, chargées de sens », et d'autre part le « griphos » qui renvoie à la catégorie formelle analysée dans le *Traité des griphes* de Cléarque. Les énigmes bibliques et les prophéties des oracles relèvent ainsi davantage de l'énigmatique que de l'énigme, et l'énigmatique domine jusqu'au XVIIe siècle avec le Père Ménéstrier (1694) qui analyse « plus la catégorie de l'énigmatique que l'énigme proprement dite »². Pour lui en effet « tout ce qui est couvert de voiles et enveloppé de ténèbres dans les Sciences et dans les Arts a reçu le nom d'Enigmes ». C'est à cette époque qu'apparaissent les premiers recueils d'énigmes avec A. Sylvain (1582), Colletet, Cotin. Jusqu'au début du XIXe siècle, l'énigme en tant que « forme simple » (mais protéiforme) connaît un succès grandissant avec une sorte d'âge d'or grâce au *Mercur de France* au XVIIIe siècle³. Au XIXe siècle, le genre perdure mais davantage sous forme de reprise d'anciennes énigmes que de créations. Au XXe siècle, siècle de « l'ère du soupçon », de l'énigmatique, l'énigme ne perdure plus que dans des espaces ludiques et/ou enfantins (mots croisés, carambars, recueils de devinettes, ou dans des ouvrages au caractère ethnologique explicite⁴. L'énigmatique domine et s'affiche explicitement à travers des poèmes⁵, des romans (romans policiers « à énigmes », Nouveau Roman, romans oulipiens...).

De ce rapide parcours il ressort que le passage de l'énigme à l'énigmatique n'est en rien diachronique et que les deux ont souvent coexisté. Cela contribue à rendre le statut générique de l'énigme incertain, ce qui représente un premier lieu de glissement vers l'énigmatique, puisqu'à moins d'évacuer un certain nombre d'énoncés répertoriés comme énigmes dans les traités ou les textes, on se retrouve devant une forme libre, un espace discursif protéiforme qui inclut ou

1. M. Charles (1981), p. 28. Pour une caractérisation de l'énigme dans cet esprit, voir l'article « Enigme » du *Dictionnaire des genres et notions littéraires* (1997), Encyclopédia Universalis/Albin Michel par V. Klauber.

2. M. Charles (1981), p. 29.

3. Cf. M. Bernasconi (1964), *Histoire des énigmes*, P.U.F., « Que sais-je ? », n° 1087, p. 14-40.

4. M. Borillot pour le Poitou-Charentes, E. Köngas-Maranda pour le finnois, Le Clézio pour l'Ile Maurice...

5. J. Cocteau, *Enigme*, Réverbères, 1939, A. Camus, « L'Enigme », dans *L'Eté*, Gallimard, 1950, J.-C. Renard, *Toutes les îles sont secrètes*, Seuil, 1984, M.-C. Bancquart, *Enigmatiques*, Obsidiane, 1995, B. Noël...

convoque, et parfois est défini par, des formes discursives variées (poème en prose/en vers, forme fixe/forme libre, récit, fable, roman policier, dialogues...), des formes simples plus précises (devinette, logogriphe, proverbe, charade, rébus), des figures de rhétorique multiples (enthymème, syllepse, métaphore, antithèse, allégorie, catachrèse, allusion...), et des constructions syntaxiques (périphrase, interrogation...).

L'énigme apparaît souvent comme un hyperonyme incluant – ou parfois se confondant avec – le logogriphe, plus souvent chiffré ou jouant sur les signifiants par décomposition du mot (anagrammes, charade...)⁶, ou la devinette, réservée à la forme simple avec interrogation directe, brève, et en prose.

Outre ce flottement générique, la fonction de l'énigme semble multiple : elle a d'abord une fonction sacrée (paraboles bibliques, prophéties, oracles mythologiques, mystères de la religion)⁷, et initiatique. L'énigme sert souvent d'épreuve menant à la sagesse (Voltaire, *Zadig*), voire permettant de conserver la vie comme dans ces « devinettes cruciales » évoquées par Jolles (1972 : 108) déterminant la vie ou la mort, pour Œdipe, ou le prince dans le conte de Grimm⁸.

La seconde fonction qu'il est possible de distinguer est une fonction sociale mettant en avant l'aspect ludique, populaire, mondain. Ainsi de ce jeu des énigmes répandu dans les salons du XVIII^e siècle :

Un homme propose une énigme à une dame, et si elle ne la peut expliquer, il a la permission de l'embrasser, ou de lui donner une petite pénitence. La dame de son côté peut aussi proposer une énigme, et si l'homme ne peut la deviner, elle le condamne à ce qu'elle imagine.⁹

Ménestrier évoque les « énigmes de parole » ou « griphes » de l'Antiquité, « qui se proposaient aux festins quand on venait aux

6. C. Aveline le définit comme « un mot principal qu'il faut deviner avec d'autres mots composés avec tout ou partie de ses lettres, et qu'il faut deviner eux-mêmes » (*Le Code des jeux*, Hachette, 1961, p. 304), reprenant Marmontel selon lequel « l'objet de l'énigme est une chose, celui du logogriphe est un mot ».

7. Selon Ménestrier, « toute notre religion est donc une religion énigmatique », l'idée souvent évoquée à l'époque étant que le mystère posé entre Dieu et nous ne peut s'atténuer car c'est un voile que Dieu entretient.

8. Cette fonction initiatique reste présente dans *Le Château de Cène* de B. Noël (1969, repris chez Gallimard en 1990, p. 113) où cinq devinettes sont posées au narrateur comme épreuve quasi finale.

9. *Encyclopédie méthodique. Dictionnaire des jeux familiers, ou des amusements de société*, An V de la République, H. Agasse, p. 61.

fruits » et il cite le philosophe Taurus qui « appelait ces jeux d'esprit les confitures et les sucreries du dessert »¹⁰. Cette dimension orale de l'énigme perdure dans les devinettes racontées lors des veillées évoquées par M. Borillot. L'énigme apparaît ici plus populaire, ce dont témoigne un rapide parcours des signataires des énigmes envoyées au *Mercur de France* qui écrivent de la France entière comme cette « Société de vendangeuses réunies dans un joli château sur le bord de la Loire » (énigme recueillie dans *Choix d'énigmes*, 1828). Voltaire côtoie donc Figaro, renvoyé pour avoir écrit des énigmes à des journaux (*Le Barbier de Séville*, I, 1).

Enfin la plupart des auteurs ou préfaciers de recueils d'énigmes mettent l'accent sur la fonction didactique. Dans sa « Lettre sur les logogripes », parue en Mai 1728 dans le *Mercur de France*, La Condamine évoque l'instruction de la jeunesse par les logogripes et notamment leur initiation à l'arithmétique. Cette vertu didactique est reprise par Le Clézio :

Les sirandanes mauriciennes ne sont pas là seulement pour nous faire rire, pour nous distraire. Elles ont joué, et elles continuent de jouer un rôle important dans l'éducation des enfants de l'île Maurice, leur enseignant à mieux connaître les êtres et le monde.¹¹

M. Borillot (1997 : 16) envisage la devinette comme un « élément de pédagogie ludique » :

Certains sujets d'enseignement, un peu rébarbatifs, abordés avec une devinette, peuvent réveiller une curiosité endormie.

L'énigme apparaît comme un moyen de (re)penser le monde, de le (re)découvrir, qu'il s'agisse d'objets quotidiens ou d'éléments fondamentaux. L'énigme rappelle en effet qu'il est de multiples manières d'envisager le monde, que cela se fait dans et par le langage, et que le signe est arbitraire.

L'ÉNIGME COMME FORME DISCURSIVE

L'énigme se caractérise par sa structure en deux temps, deux énoncés (l'énoncé et le mot), correspondant à une question et une

10. C.-F. Ménéstrier (1694), p. 55 et 80. Toutes les citations respectent l'orthographe d'origine.

11. J.-M.-G. Le Clezio, *Sirandanes*, Seghers, 1990, p. 18.

réponse. Quelle soit explicite ou sous-entendue, c'est la modalité phrastique interrogative qui domine. L'intérêt de ce genre réside donc dans le mode d'implication spécifique du lecteur du fait de son caractère interlocutif postulé, recherché, que l'on retrouve parfois dans le genre épistolaire ou au théâtre, mais de manière interne. Kōngäs-Maranda (1969 : 8) parle de « genre réciproque », ce qui se manifeste sous la forme d'apostrophes au lecteur (cf. énigme 3 *infra*), d'une prégnance des pronoms personnels de 1ère et de 2ème personne, avec souvent prosopopée et/ou personnification comme en (3), (5), (8).

L'énigme est faite pour être trouvée (sauf cas particulier), ce que met en avant Jolles (1972 : 117, 105) : « la devinette est une question qui appelle une réponse [...] une devinette insoluble n'est pas une devinette ». Ces deux caractères énonciatifs ne suffisent pas à distinguer l'énigme d'énoncés énigmatiques. La différence semble résider dans le fait que l'énigme est un énoncé circonscrit (typographiquement) portant essentiellement sur le dire, alors que l'énigmatique s'appuie certes sur des formes de langue mais n'est pas localisable ou localisé. L'énigme est une forme représentée alors que l'énigmatique est thématifié, constitutif. *La Pierre de hasard* de J.-C. Forêt (1990, I.E.O.-IDECO) illustre ce glissement puisqu'il est globalement énigmatique, et contient une énigme portant sur le temps et la langue, deux aspects fondamentaux dans le récit et participant à son énigmaticité.

Le mot de l'énigme n'est pas seulement un signe au sens saussurien, mais une dénomination, c'est-à-dire l'association d'un signe et d'un référent. Les deux temps identifiés au niveau de l'encodage par la forme même de l'énigme se retrouvent au niveau cognitif puisque toute énigme est censée mettre en œuvre deux parcours (pas forcément linéaires) : un mouvement centrifuge, de prolifération des possibles, puis un mouvement centripète, de réduction. A la mise en scène d'une non-coïncidence dans le rapport du mot à lui-même, ou du mot et de la réalité¹², ce qui empêche de trouver, succède un mouvement d'univocisation. On retrouve l'idée du DEUX, avec d'abord un principe de cryptage, d'activations d'ambiguïtés ou de flous potentiels, mais puisqu'il faut arriver à une réponse, il y a forcément dans l'énoncé même les moyens de sa résolution donc des éléments de filtre, de guidage.

12. J'applique là des catégories définies par J. Authier-Revuz (1995).

En et pour cela l'énigme joue sur un caractère fondamental des langues naturelles : l'ambiguïté, l'équivoque, l'hétérogénéité constitutive. Ceci était déjà noté par Ménestrier (1694 : 95) :

Tout l'artifice des Enigmes roule donc sur les équivoques [...]. Il n'y a rien aussi de plus propice pour couvrir ce que l'on veut cacher que les termes équivoques.

Cette ambiguïté peut être en quelque sorte inhérente au référent, l'énigme jouant sur les ambiguïtés en langue naturelle, décrites par C. Fuchs. F. Delpech note ainsi qu'il est « un certain nombre d'énigmes dont l'objet se caractérise par son ambivalence, son instabilité ou son indétermination statutaire (comme la neige, le fumée, le vent, l'ombre, etc.) »¹³.

L'énigme privilégie ainsi souvent des notions énigmatiques, que ce soit des abstractions indéfinissables par nature comme le « temps », « la mort », « la vie », ou des êtres ou choses ambivalents (notamment sexuellement), subissant des métamorphoses : « l'androgynie »¹⁴, « l'hermaphrodite », « la chimère », « le ver à soie »... C'est dans cet ensemble que s'inscrit le sujet fondateur de l'énigme et à jamais énigmatique : « l'homme » (cf. l'énigme du sphinx) à propos duquel Ménestrier écrivait déjà (1694 : 10) :

« les contrariétés qui se trouvent en la composition de l'Homme, qui est véritablement une Enigme, étant composé de corps et d'ame, d'une substance matérielle, corruptible et mortelle, unie à une autre substance spirituelle et immortelle. [...] Car comme je le ferai voir en ce Traité le principal artifice des Enigmes est de savoir joindre dans un sujet des contrariétés apparentes ».

Mais, en dehors de ces sujets énigmatiques, la plupart des théoriciens de l'énigme insistent sur la nécessité d'un sujet simple, banal. M. Charles (1981 : 49) souligne que : « c'est le discours qui est complexe et la réalité qui est simple [...] A l'énigme (phénomène verbal) s'oppose la question énigmatique qui se tient du côté de la

13. F. Delpech, « De l'énigme de l'Hermaphrodite au mystère de la Triple Mort : remarques sur les avatars d'une épigramme médiévale », *Tigre* 9, Université Stendhal, 1997, p. 21.

14. Il est à cet égard intéressant, même si anecdotique, que le récit du journaliste Jan Morris narrant sa transformation en femme, ait été traduit en français sous le titre *L'Enigme* (Gallimard, 1974).

nature même de la chose », reprenant ainsi Ménestrier (1694 : 106-107) selon lequel :

puisque l'on veut faire un mystère ingénieux et couvrir quelque chose sous des voiles, il faut que ce que l'on veut couvrir, et dont on veut faire un mystère, ne le soit pas déjà de soi-même, mais qu'au contraire ce soit une chose ordinaire, commune, aisée à entendre et à concevoir. Ainsi [...] tout ce qui de soi-même est obscur, impénétrable, mystérieux, au dessus de nos connaissances, ne peut être matière des Enigmes : comme les Prophéties, les Oracles [...] qui sont bien questions énigmatiques, mais qui ne sont pas Enigmes.

Au delà des ambiguïtés thématiques liées au référent, l'énigme joue sur les ambiguïtés sémantiques, « les mots sous le mot »¹⁵. Ces mots sous le mot renvoient à « lalangue » de Lacan :

Lalangue est, en toute langue, le registre qui la voue à l'équivoque. Nous savons comment y parvenir : en déstratifiant, en confondant systématiquement son et sens, mention et usage, écriture et représenté, en empêchant de ce fait qu'une strate puisse servir d'appui pour démêler une autre.¹⁶

J. Authier-Revuz (1995 : 713) l'analyse en termes de non-coïncidence ou d'hétérogénéité des mots à eux-mêmes :

[...] traversé par d'autres signifiés, d'autres signifiants, c'est le un de l'association, dans le dire d'une unité, d'un signifiant et d'un signifié, dont le « qui va de soi » se trouve suspendu avec la transparence de l'énonciation. C'est la langue [...] en tant que l'équivoque qui lui est consubstantielle – allant, de façon non discrète, du jeu des autres sens de la polysémie à celui des « autres mots » de l'homonymie et de toutes les formes de paragrammatismes –, affecte le dire d'un non-un qui est de l'ordre de l'excès : celui des sens, des mots y altérant de leur présence « en plus » l'unité d'un signifié et d'un signifiant.

Ainsi toute désignation, du fait des mots dont la langue, par le jeu de « lalangue », est lourde, peut renvoyer à une multiplicité de référents. C'est précisément par la convocation simultanée des différentes strates du sens et du signifiant, des « échos multipliés d[u] dire »¹⁷ que l'énigme est ainsi cryptée. Ces strates reposent sur certains principes sémantiques récurrents.

15. Je fais naturellement référence à l'ouvrage de J. Starobinski consacré aux anagrammes de Saussure.

16. J.-C. Milner, *L'Amour de la langue*, Seuil, 1978, p. 22.

17. J.-C. Milner, *Les Noms indistincts*, Seuil, 1983, p. 40.

L'énigme est tout d'abord une définition ou une description, comme y insistent Marmontel et Todorov. Pour ce dernier la différence sémantique entre définition et devinette est que la synonymie entre l'énoncé et le mot est institutionnelle dans la première et non institutionnelle dans la seconde, ce qui implique un choix de caractéristiques différentes : jugées scientifiquement essentielles pour la définition, reposant sur la connaissance perceptive des apparences pour l'énigme. L'intérêt de cette analyse est de mettre en avant le choix de sèmes non saillants dans l'énigme, ce qui explique la difficulté à identifier le référent. Ainsi de l'énigme de la « puce » de Boileau dans laquelle les traits catégorisants et descriptifs habituels (insecte sauteur) ne sont pas employés :

(1) Du repos des humains implacable ennemie
 J'ai rendu mille amants envieux de mon sort ;
 Je me repais de sang, et je trouve ma vie
 Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

L'énigme se caractérise par le fait qu'elle convoque successivement et parfois simultanément les différentes strates définitoires (en particulier les définitions de choses et de mots). D'une manière générale, l'énigme ne privilégie pas seulement les traits dénotatifs non saillants, mais elle se base sur des propriétés fonctionnelles ou non dénotatives, plus contingentes et donc moins immédiatement convoquées pour renvoyer au mot :

(2) Avec deux doigts on me saisit ;
 Il faut y mettre un peu d'adresse :
 Garçon de moi se garantit ;
 Un enfant aisément s'y blesse.
 Il m'appartient plus d'un emploi :
 Le Temps s'annonce par mes signes ;
 Le Marin ne peut rien sans moi,
 Et l'on me trouve en ces huit lignes.
 (*Choix d'énigmes...*, 1828, énigme 64)

Cette énigme s'ouvre sur une définition dénotative (vv. 1-4) par des traits descriptifs (« petit », « plutôt féminin », « qui peut blesser ») stéréotypiques¹⁸, donc permettant la représentation, la référence, et ces traits sont affectés d'un « coefficient de disponibilité » relativement important, reposant sur des sèmes spécifiques de l'aiguille, ce qui

18. Cf. R. Martin, « La définition naturelle », dans *La définition*, Larousse, 1990, p. 88.

favorise son identification. La suite de l'énigme (vv. 5-8) met en avant des traits fonctionnels, qui relèvent d'un autre emploi du mot (aiguille d'une montre, d'une boussole...) mais aisément disponibles. Par la référence à des expressions quasi lexicalisées, l'énigme oriente la recherche vers le signifiant après avoir privilégié le signifié. Ce mouvement culmine avec le dernier vers qui n'est plus relatif qu'au signifiant, par l'acrostiche, mais aussi par des assonances en [i], en [ai], qui font donc entendre le mot au cours de l'énoncé.

Dans l'énigme suivante, portant sur le même « mot », les traits descriptifs et fonctionnels demeurent mais, par le jeu de l'équivoque, elle oriente explicitement vers une fausse piste (l'hymen ou le sexe féminin) :

(3) Je porte un joli petit trou ;
 Mais notre langue un peu trop sage,
 Ne me permet pas de dire où.
 Pour que je serve à quelque usage,
 Il faut que ce trou soit rempli.
 La bourgeoise, dans son ménage,
 Se sert de moi pour son mari,
 Et parfois pour d'autres aussi.
 En voulez-vous apprendre davantage ?
 Du sexe je suis l'apanage,
 Et tache quelquefois son linge de sang.
 Il n'est, à ce que l'on prétend,
 Dans mon métier femme ou fille novice
 Qui n'éprouve au début un petit accident,
 Quelle que soit cette bizarre esquisse,
 Beau lecteur ou belle lectrice,
 Mon nom n'a rien que de décent.
 (*Choix d'énigmes...*, 1828, énigme 21)

Seul le dernier vers écarte la possibilité sexuelle, que les traits descriptifs choisis et la convocation des connotations sexuelles liées à l'aiguille (attestées par le *Dictionnaire érotique* de P. Guiraud du XVI^e au XIX^e siècles) favorisent dans un premier temps. On a donc une énigme « fausse piste », ne convenant qu'à un objet tout en orientant vers un autre. L'énigme joue donc sur les fausses pistes et sur les paradoxes, en mettant en avant des aspects paradoxaux du mot (son importance alors que c'est un objet banal et minime en apparence...) ; c'était le cas dans l'énigme de la puce avec des chiffres hyperboliques pour un être minuscule, c'est le cas aussi des deux énigmes suivantes qui reposent entièrement sur l'antithèse :

(4) Quelle est de toutes les choses du monde la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus divisible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, sans qui rien ne se peut faire, qui dévore tout ce qui est petit, et qui vivifie tout ce qui est grand ? Zadig dit que c'était le temps : « Rien n'est plus long, ajouta-t-il, puisqu'il est la mesure de l'éternité ; rien n'est plus court, puisqu'il manque à tous nos projets ; rien n'est plus lent pour qui attend ; rien de plus rapide pour qui jouit ; il s'étend jusqu'à l'infini en grand ; il se divise jusque dans l'infini en petit ; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte ; rien ne se fait sans lui ; il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité, et il immortalise les grandes choses ». (Voltaire, *Zadig ou la destinée*, 1747)

(5) Enfant de l'art, enfant de la nature,
 Sans prolonger les jours j'empêche de mourir :
 Plus je suis vrai, plus je fais d'imposture,
 Et je deviens trop jeune à force de vieillir.
 (J.-J. Rousseau, *Choix d'énigmes...*, 1828, « le portrait »)

Alors que Breton évoquait « un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas, cessent d'être perçus contradictoirement »¹⁹, l'énigme cherche précisément ces points de l'esprit et en joue.

Au sein des procédures définitionnelles utilisées dans l'énigme, les tropes, qui sont à la base du langage comme l'a rappelé Dumarsais, occupent une place de choix. Nous avons déjà souligné l'importance de l'antithèse, de l'équivoque, mais les énigmes abondent aussi en métonymies, syllepses, catachrèses... et surtout en métaphores : l'énigme tend parfois à se confondre avec la métaphore, comme en témoigne sa définition par le *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle* de Larousse (p. 585) : « description métaphorique d'une chose et de ses qualités en termes [...] ambigus ». Dans les contes populaires rapportés par Brémond et Flahaut²⁰, l'énigme est souvent une pure métaphore selon le procédé immortalisé par Tardieu du mot pour un autre.

Toutes les strates d'un mot sont donc convoquées et les énigmes jouent donc sur la polysémie comme dans cette énigme de la « pièce » (d'appartement v. 1, d'étoffe v. 2, de monnaie v. 3-4, de canon v. 5-6, de vêtement v. 7, de vin ou d'eau de vie v. 8) :

19. A. Breton, *Second manifeste du surréalisme*, 1930, repris chez Gallimard, « Folio essais », p. 72-73.

20. Dans *Poétique* n° 45, 1981.

(6) Quand j'en parcours une à grand pas,
 J'en roule une autre dans ma tête ;
 De mon gousset trop plat, hélas !
 A s'échapper l'autre s'apprête :
 De celle-ci quel est le bruit ?
 Malheur, peut-être, à plus d'un brave.
 Ciel ! J'en vois trois à mon habit,
 Oui, mais j'en ai six dans ma cave.
 (M. Barré, *Choix d'énigmes...*, 1828, énigme 12)

Dans l'énigme de « l'hameçon » qui suit, on retrouve l'énigme « fausse piste » avec une orientation vers une énigme métalinguistique, alors que c'est une énigme référentielle, grâce à un jeu sur l'homonymie de « vers » (poésie, ou ici vers de terre), et la polysémie de « ligne » (poésie ou ici « canne à pêche » : analogie de forme). Les divers sens sont donc convoqués simultanément, mais il y en a un qui mérite d'être activé plus que l'autre pour trouver le mot. Il y a une sorte de sur-détermination, de cumul de significations habituellement disjointes :

(7) Devine-moi car j'en suis digne :
 Je me cache lorsque je sers ;
 C'est presque toujours dans les vers,
 Et l'on me trouve à chaque ligne.
 (M. Ch. Bourgeois, *Choix d'énigmes...*, 1828, énigme 49)

Les énigmes métalinguistiques, qui se caractérisent par une interposition du signifiant sont du reste très fréquentes, qu'elles se présentent sous forme d'anagramme (8), de charade (9), de description du signifiant où le mot est une des lettres (10) :

(8) Si je n'ai pas le bonheur de vous plaire,
 Lecteur, je n'en suis pas surpris ;
 Vous aurez beau dire et beau faire,
 Je ne serai jamais de votre avis ;
 Même en me renversant, je vous en avertis,
 Vous ne me feriez pas changer de caractère.
 (*Choix d'énigmes...*, 1828, énigme 75, « non »)

(9) Si vous croyez que sans argent
 On ne saurait vivre content,
 C'est bien le comble du délire :
 Peut-on rien trouver de plus fou ?
 Pour moi, quand je n'ai plus le sou,
 Alors je ne fais plus que rire.
 (*Choix d'énigmes...*, 1828, énigme 70, « sourire »)

(10) Je suis, mon cher lecteur, tout au bout de ta main ;
Je commence la nuit et je finis demain.
(Choix d'énigmes..., 1828, énigme 55, « La lettre N »)

Il peut s'agir également d'énigmes dont le mot est « l'énigme », d'acrostiches (2), de jeu sur les expressions lexicalisées. Selon la définition de Marmontel, on aurait tendance à classer dans les logogriphes, en particulier les énigmes à cou ou à tête, véritables curiosités et introuvables si l'on ne connaît pas le principe :

(11) Enigme à tête.
Je suis aux champs avec ma tête,
Dans la basse-cour sans ma tête ;
Si l'on me mange avec ma tête,
On me mange aussi sans ma tête ;
Je suis très-gros avec ma tête ;
Je suis fort petit sans ma tête.
Couvert de poil avec ma tête,
Je suis lisse, uni, sans ma tête ;
Roux, gris, blanc, noir, avec ma tête,
Et toujours très-blanc sans ma tête.
(Choix d'énigmes..., 1828, énigme 120, « bœuf qui contient œuf »)

L'énigme semble reposer soit sur un manque, une sous-détermination (et dans ce cas elle ouvre vers l'énigmatique), soit et c'est le plus fréquent vers un excès relevé par Milner et par J. Authier-Revuz, excès relevant d'une surdétermination. C'est la surdétermination (en particulier métalinguistique) qui favorise la trouvaille du mot. Dans les deux cas, c'est par le rassemblement de tous les traits que l'on peut accéder à un sens univoque, comme l'évoquait déjà Marmontel qui parlait d'une « définition de choses en termes vagues et obscurs, mais qui tous réunis désignent exclusivement leur objet commun ». « L'énigme est une espèce de nœud » indique Ménestrier, ce qui fait écho à la formule de J. Lacan reprise par C. Simon : « Le mot n'est pas seulement *signe* mais *nœud de significations* »²¹. Trouver le mot d'une énigme, c'est être capable de démêler ce nœud en distinguant les différents éléments mis en jeu, et en les mettant en relation : c'est donc le cotexte, la configuration verbale qui est le premier soutien, d'où l'importance de la forme circonscrite,

21. C. Simon, « La Fiction mot à mot », *Colloque de Cerisy Nouveau roman : hier, aujourd'hui. 2. Pratiques*, UGE, « 10/18 », 1972, p. 73.

qui distingue l'énigme de l'énigmatique où l'on est dans du diffus et donc de l'interprétatif, ce qui touche à l'herméneutique.

Le mouvement de réduction de l'équivoque, mouvement vers l'univocité, s'opère donc par élimination du nombre proliférant de possibilités mis en jeu par « lalangue », grâce soit à un trait distinctif pertinent, soit à la mise en relation, l'accord entre les éléments qui doit aboutir à un point commun valable pour un seul mot. L'énigmatique apparaît lorsque les procédés de prolifération du sens (qui sont les mêmes que dans l'énigme) n'aboutissent pas à du UN mais qu'il y a ambiguïté effective ou équivoque réelle (l'ambiguïté postule qu'il y a plusieurs réponses possibles, mutuellement exclusives, mais que l'on ne peut pas trancher). Ainsi parfois l'utilisation de termes trop généraux conduit à la possibilité de plusieurs réponses, dans des cas que nous pourrions nommer « énigmes ambiguës » ou « faussées » ; les devinettes s'inscrivent souvent dans cette catégorie, car on pourrait penser à d'autres réponses tout autant valables (en l'occurrence une « mouche », un « compliment »..., alors que la réponse est « l'aiguille ») :

(12) Ol èt pu petit qu'ine couète de sourit,
 Prtant o rend tout le monde bèn pu jholi.
 C'est plus petit que la queue d'une souris,
 Pourtant ça rend tout le monde bien plus joli.
 (M. Borillot, 1997, devinette 35)

S'inscrivent aussi dans cet ensemble les énigmes qui ressortissent de l'extra-discursif, qui font appel à un savoir extérieur sans lequel l'énigme est introuvable, comme l'énigme de Salomon aux philistins. Ce type d'énigme a tendance à se confondre avec l'énigmatique. Ce qui est important en effet dans ce cas, c'est moins la réponse que le choix de cette désignation énigmatique pour cet élément du réel. Bessière (1993 : X) définit l'énigmatique comme ce qui est « au-delà du littéral de l'énigme », lorsque subsiste « l'interrogation sur la raison d'être d'un tel chiffrage de la vérité. [...] L'énigmatique se définit alors : comme le résidu du jeu calculé de la question et de la réponse ».

CONCLUSION

L'énigme apparaît donc comme une désignation plurielle – à la fois quantitativement et qualitativement car elle convoque plusieurs modes de désignation du référent –, localisée en une forme simple, et dont la mise en relation des différents modes de désignation doit entrer en accord afin de trouver le mot. L'énigmatique se trouve à la fois en

amont (des thèmes énigmatiques, une langue virtuellement ambiguë) et en aval, dans ce qu'il reste une fois le mot trouvé. Le fait de s'interroger sur la manière dont a été crypté le mot est une façon de s'interroger sur la nécessité de ce détour provisoire. C'est cette interrogation qui est à la base de l'énigmatique, dans ce « résidu » au-delà de la réponse. P. Brunel (1998 : 53) a bien montré, au sujet des énigmes d'Œdipe, que la réponse « l'homme » n'est qu'ouverture vers l'énigmaticité de l'homme et que l'énigme de l'origine du mal (« loimos ») sera de nouveau l'homme.

Ce résidu de l'énigme fait que le mot sort rechargé de l'histoire du mot (interdiscours au sens de M. Pêcheux), des potentialités du signifiant (« lalangue »), au point d'apparaître comme une nouvelle description, un nouvel accès à ce mot, voire à son référent. L'énigme remet en effet en cause l'arbitraire du signe, reformulé par Benveniste comme l'arbitraire qui unit non pas le signifié et le signifiant mais le signe et le référent. Elle instruit sur les virtualités du système dont Chomsky a bien montré la créativité. Selon M. Charles, « l'énigme ainsi pratiquée ne prétend qu'instruire des possibilités du langage »²². Cette correspondance entre le fonctionnement du langage dans sa généralité et l'énigme est évoquée par M. Merleau-Ponty dans *Signes* :

Il y a donc une opacité du langage [...]. Comme la charade, il ne se comprend que par l'interaction des signes, dont chacun pris à part est équivoque ou banal, et dont la réunion seule fait sens.²³

Ce mouvement de détour exhibé par le Non-Un pour accéder à du UN rappelle que le référent n'est rien en dehors du discours qui le construit, et remet en cause la langue comme nomenclature, outil parfait d'une communication sans équivoque, transparente. L'énigme est donc une figure d'altération de la transparence, de l'interposition de la matérialité langagière dans l'évidence de la nomination. Les énigmes fausse piste jouent de l'illusion de transparence pour orienter vers un objet différent. L'énigme rappelle que l'énonciation est traversée d'une hétérogénéité constitutive, d'une opacité qu'elle met en avant, évitant le leurre de la transparence. Elle est le lieu salutaire où peut se trouver formulée des relations entre le sujet sa langue et le sujet et le réel. C'est peut-être pour cela qu'elle n'a plus cours au XXe siècle, dominé par la « novlangue » des médias et le leurre de la transparence dénoncés par

22. M. Charles (1981), p. 29.

23. M. Merleau-Ponty, *Signes*, Gallimard, 1960, « Folio Essais », p. 68-69.

C. Prigent dans *Salut les anciens, salut les modernes* (P.O.L, 2000). Où S'ouvre la portée politique de l'énigme.

BIBLIOGRAPHIE.

- AUTHIER-REVUZ, (1995)
Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire, Larousse.
- BESSIÈRE, J. (1993)
Enigmatiçité de la littérature, P.U.F.
- BORILLOT, M. (1997)
136 devinettes du Poitou-Charentes, Vendée, Geste éditions, La Crèche.
- BRUNEL, P. (1998)
L'Imaginaire du secret, ELLUG, Université Stendhal, Grenoble.
- CHARLES, M. (1981)
 « Présentation de *La Philosophie des images énigmatiques* du Père Ménestrier (1694) », *Poétique* n° 45.
- FUCHS, C. (1996)
Les Ambiguïtés du français, Ophrys.
- JOLLES, A. (1930-1972)
Formes simples, Seuil.
- KÖNGÄS MARANDA, E. (1969)
 « Structure des énigmes », *L'Homme*, tome IX, n° 3.
- LAROUSSE. *GRAND DICTIONNAIRE UNIVERSEL DU XIXe SIECLE*, T. 7 (1870),
 « Enigme », repris par Slatkine, Genève-Paris, 1982.
- MARMONTEL,
 « Enigme et logogriphe », *Eléments de littérature*, repris dans *Répertoire de la littérature ancienne et moderne*, t. 12, Paris, Castel de Courval, 1825.
- MENESTRIER, C.-F. (1694)
La Philosophie des images énigmatiques.
- TODOROV, T. (1978)
Les Genres du discours, Seuil.

X (1828), *Choix d'énigmes, charades et logogripes depuis leur origine jusqu'à ce jour dédié aux amateurs par une société de gens de lettres*, Amable Costes éditeur.